

Les étrangetés psychologiques et sociales chez Fatou Diome : des vecteurs d'une affirmation identitaire cosmopolite ?

Laurence PIEROPAN

Université de Mons

Laurence.pieropan@umons.ac.be

<https://orcid.org/0000-0002-1886-8110>

Resumen

Este artículo analiza cuatro obras de Fatou Diome (*La préférence nationale*, 2001; *Le ventre de l'Atlantique*, 2005; *Impossible de grandir*, 2013; *Marianne porte plainte !*, 2017) que apuntan temáticamente al exilio de la narradora Salie, doble de la autora. El objetivo es ordenar un material textual abundante gracias a conceptos literarios, sociológicos y antropológicos, sin olvidar la parte excedente de la literatura, que indica el camino. La hipótesis consistirá en desvelar las virtudes didácticas del panfleto (2017), a diferencia de las narraciones de ficción poco performativas. Metodológicamente, el análisis irá desde las constelaciones del cosmopolitismo a una educación alternacionalista, pasando por las figuras del extranjero y de la hospitalidad, y por la cuestión identitaria.

Palabras clave: cosmopolitismo, extranjero, hospitalidad, globalidad, educación alternacionalista.

Résumé

Cet article analyse quatre œuvres de Fatou Diome (*La préférence nationale*, 2001 ; *Le ventre de l'Atlantique*, 2005 ; *Impossible de grandir*, 2013 ; *Marianne porte plainte !*, 2017) qui ciblent thématiquement l'exil de la narratrice Salie, double de l'auteur. L'objectif est d'ordonner un matériau textuel foisonnant grâce à des notions littéraires, de sociologie et d'anthropologie, sans ignorer la part excédentaire de la littérature, qui montre la voie. L'hypothèse consistera à dévoiler les vertus didactiques du pamphlet (2017), à la différence des narrations fictionnelles peu performatives. Méthodologiquement, l'analyse cheminera des constellations du cosmopolitisme à une éducation alternationaliste, en passant par les figures de l'étranger et de l'hospitalité, et la question identitaire.

Mots clé : cosmopolitisme, étranger, hospitalité, mondialité, éducation alternationaliste.

* Artículo recibido el 26/09/2021, aceptado el 20/03/2022.

Summary

This article analyses four works by Fatou Diome (*La préférence nationale*, 2001; *Le ventre de l'Atlantique*, 2005; *Impossible de grandir*, 2013; *Marianne porte plainte !*, 2017) which thematically target the exile of narrator Salie, the author's double. The aim is to order the abundant textual material through literary, sociological and anthropological notions, without ignoring the surplus of literature, which shows the way. The hypothesis will consist in revealing the didactic virtues of the pamphlet (2017), in contrast to fictional narratives that are not very performative. Methodologically, the analysis will go from the constellations of cosmopolitanism to an internationalist education, through the figures of the foreigner and hospitality, and the question of identity.

Keywords: cosmopolitanism, foreign, hospitality, globalism, international education.

1. Introduction

Journaliste. : Quelle exilée êtes-vous ?

– Diome : Je n'en suis pas une. J'ai débarqué en France non pas pour chercher du travail, mais parce que j'étais amoureuse d'un Alsacien. Je fais partie de ces Africains qui ont le privilège d'aller d'un continent à l'autre de leur plein gré. Mon pays s'étend des rives du sud Saloum jusqu'aux bordures du Rhin, et ma vie est un entrelacs de cultures (Joumpan-Yakam, 2019, en ligne).

L'affinité évidente des littératures francophones avec le cosmopolitisme provient d'une situation d'entre-deux créée par l'usage d'une langue par des littératures par définition non françaises ; et, à une époque où les sociétés ne sont plus perçues comme des entités stables, le cosmopolitisme doit être conçu « comme variation et écart par rapport à une norme [...] celle de l'idéologie de l'ancestralité et de la filiation généalogique, de sociétés fondées sur un héritage, une identité forgée par les siècles plus que par les multiples espaces qui se sont rencontrés, dans le choc brutal ou dans la séduction discrète » (Douaire-Banny, 2017 : 469). Selon une hiérarchisation diachronique des périodes littéraires, nationales ou régionales, l'histoire littéraire française a ainsi longtemps conforté l'idée du génie littéraire hexagonal, et relégué dans les marges certains textes et imaginaires (Douaire-Banny, 2017 : 470) ; il est temps à présent d'examiner l'apport des littératures francophones – en l'occurrence la création littéraire de Fatou Diome, à la problématique de l'identité cosmopolite.

Dans plusieurs de ses romans, l'auteure sénégalaise Fatou Diome met en scène un.e migrant.e sénégalais.e parti.e chercher une vie économiquement meilleure dans la métropole. Le roman *Impossible de grandir* (2013), amplement autobiographique, constitue une espèce d'abécédaire à partir duquel relire et interpréter d'autres romans

de l'auteure. La protagoniste sénégalaise, Salie, y incarne l'étrangère débarquée en terre strasbourgeoise, mais surtout une patiente atteinte de troubles psychiques et étrangère/hermétique au milieu professionnel des soins de santé représenté par l'hôpital (véritable lieu ambivalent de l'hospitalité et de l'hostilité) : elle ne peut décoder les signes des discours sociaux et institutionnels que comme le fruit d'un regard assimilationniste et d'un rejet de l'étrangère. Dans ce contexte, et pour vaincre les effets jamais éteints de la colonisation et de l'immigration, mais aussi une souffrance psychique liée à l'abandon parental vécu durant l'enfance, la narratrice cherche à instaurer les voies nouvelles d'un cosmopolitisme original : non pas par une dés-identification, mais bien par une co-identification. Pour ce faire, elle emprunte la voie psychologique d'un syncrétisme (même si bancal) résultant des traditions « curatives » sénégalaises et de l'apport de la culture européenne ; ainsi que la voie linguistique de la subversion de l'idiome français, par une création idiolectale destinée à joindre les deux rives culturelles. Un passage résume adéquatement la posture existentielle tentée par la narratrice :

N'étant pas une enfant désirée, je suis arrivée au monde par effraction, m'imposer et m'adapter fait partie de ma condition existentielle. Toujours ! Gueule de métèque, déjà parmi les miens, quand je le deviens chez les autres, point d'étonnement, ce n'est là que simple routine. Étrangère, toujours ! C'est même mon ADN, mais toute marginalité assumée devient identité. Avec mes miettes de vie, mes éclats d'ailleurs, j'ai fabriqué une identité composite, permanente intersection entre ceux qui me revendiquent et ceux qui me rejettent. Portant l'Afrique et l'Europe en moi, je suis ce laboratoire où vos différences et vos antagonismes versent dans le même entonnoir, je suis un peu de vous tous. Autre, ici comme là-bas, je suis à la fois ce que vous êtes et ce que vous ne serez jamais. Accepter d'être l'Autre, si ce n'est jouir du privilège d'être chez soi partout, c'est déjà, au moins, la certitude d'être. Pour qui connaît la tristesse de la soustraction, comment ne pas aimer l'addition ? (Diome, 2013 : 191).

Dans l'analyse qui suivra, le fil rouge consistera à examiner une série de notions convoquées par la problématique même de ce numéro de *Çédille* (entre autres : cosmopolitisme, étranger, hospitalité, être-au-monde) à la lumière de quelques textes de Diome épinglés dans la chronologie de leur publication, car la période éditoriale 2001-2017 offre à l'exégète un matériau textuel d'une grande richesse thématique et sociale, puissamment structuré, stylistiquement aiguisé, et dénotant une progression réflexive dans la manière de traiter les questions de cosmopolitisme et de l'être-au-monde-étranger.

2. Constellations du cosmopolitisme

Lebrun, Collès et Robinet (2007 : 35) ont fourni des réflexions approfondies sur la littérature migrante dans l'espace francophone, et examiné, entre autres, la question de la constitution identitaire des individus migrants ou issus de l'immigration, en mettant en lumière leur « travail d'adaptation » qui consiste à effectuer « un tri entre ce qui ne doit pas changer – sous peine de perdre son intégrité identitaire – et ce qui est éventuellement négociable ». Par ailleurs, le double colloque « Migrations, exils, errances, écritures » (université Paris Ouest Nanterre la Défense, 2010 ; université McMaster, 2012) s'est efforcé de repérer dans la littérature migrante « la singularité de l'expérience de chaque exil, tout en constatant les formes du commun qui s'y inscrivent », et n'a pas manqué d'interroger les questions d'enracinement/de déracinement, et les « tentatives de réparation de la blessure de la perte », et d'évoquer « la totale re-composition de la géographie politique, économique et culturelle [...] en cours » qui conduit à des exils parfois sans retour (Alexandre-Garner et Keller-Privat, 2021 : Introduction). Après ces repères critiques, examiner, en 2022, la question de la littérature migrante à l'aune, cette fois, de l'approche du cosmopolitisme devenue féconde en sociologie, et interroger la notion d'« étranger » sous l'angle anthropologique, ouvrent de nouvelles perspectives interprétatives pour la littérature migrante.

Si de l'avis de Cicchelli et Octobre (2018 : 14) « l'approche cosmopolite fournit à la sociologie une série d'outils permettant un renouvellement de l'analyse des dynamiques culturelles, des formes de régulations institutionnelles supranationales et de la socialisation en dehors de l'enceinte de l'État-nation », nous ne sommes pourtant, disent les auteurs, qu'à l'aube d'études sur les dynamiques culturelles qui font émerger un monde pluriel et commun – où l'on aperçoit déjà que, dans une ère globalisée, les cultures locales s'aimantent non pas par esprit capitaliste, ou par idéalisme philosophique, ni même pour partager certaines valeurs, mais simplement par l'attrait d'une communication via les réseaux. Ils pointent ainsi les prémices d'une réflexion sur une gouvernance globale démocratique (post-nationale) à penser comme multipolaire et multiscalaire¹ (tant pour lutter contre la pauvreté et les inégalités, que pour désamorcer des conflits liés au terrorisme international et à la globalisation des risques), et sur la socialisation cosmopolite, où les relations de l'Ego à Autrui, supposées s'établir sur le mode volontaire et vertueux de la réciprocité, de la symétrie, de l'empathie, de la solidarité et de l'hospitalité, peuvent aussi se heurter à un mur en cas d'échange conflictuel, ou tout simplement refusé.

Au départ de ce cadre d'analyse sociologique, nous examinerons dans les quatre œuvres de Diome les modalités d'émergence d'un « monde pluriel et commun », et précisément ses dynamiques, pour ensuite interroger la « fabrication d'un esprit cosmopolite » – la dimension d'une gouvernance globale démocratique n'étant pas

¹ Cicchelli et Octobre font référence aux travaux de Held (2005) et de Martinelli (2005).

questionnée chez l'auteure, qui enracine ses réflexions identitaires dans un terreau exclusivement franco-sénégalais. Le rapprochement de la grille de lecture sociologique avec les œuvres de Diome mettra aussi en évidence l'excédent littéraire qui, dépassant les notions de Cicchelli et Octobre, dévoile deux postures psychosociales inédites : bien plus que des idées (idéoscapes), la posture d'une projection fantasmatique dans l'ailleurs ; et la posture de l'échange conflictuel à surmonter sans relâche.

Pour Cicchelli et Octobre (2018 : 7-8), la globalisation s'opère à travers des échanges symboliques et culturels (et non matériels ou politiques) via :

[...] les médiascares (flux d'informations à travers des médias tels que la télévision ou l'Internet), les éthnoscares (flux d'individus par l'immigration, le tourisme et autres formes de mobilité) et les idéoscapes (flux d'idées diffusées par la consommation, le marché, la démocratie ou les droits de l'homme).

Dans *Le ventre de l'Atlantique*, des idéoscapes frappés au sceau des valeurs et de la culture françaises structurent puissamment la narration lorsque la protagoniste, Salie, dépeint son ancien instituteur et directeur de l'école primaire du village de Niodor, monsieur Ndétare, comme un individu portant les stigmates bourdieusins de la « distinction » et incarnant l'éthnoscape du voyage d'études en France, et cet idéoscape significatif : « son air citadin, sa mise européenne, son français académique et sa foi absolue en Karl Marx » (Diome, 2013 : 65). Par ailleurs, la narratrice incarne elle aussi (avec monsieur Ndétare, mais aussi deux autres personnages du roman : l'homme de Barbès et Moussa) l'éthnoscape de la migration (chez elle, initialement, par amour), sans jamais avoir été influencée par quelque médiascape – l'âge de la protagoniste l'inscrit dans une génération de l'ère pré-médiatique. À l'opposé, dans l'épicentre de la petite île de Niodor (le second épicentre est Strasbourg), les parcours de vie des jeunes compatriotes de Salie, pour accéder à un monde globalisé, à une identité cosmopolite (souvent rêvée) et à une confrontation avec l'étranger, se nourrissent de contacts réels (les compatriotes rentrés de France) et médiés avec l'autre culture. Ancré dans son sol d'origine, l'individu diomien y expérimente aisément des échanges symboliques et culturels. Pour le volet des médiascares, les écoliers apprentis footballeurs se laissent volontiers appâter par les sirènes de l'audiovisuel lorsque la toute première télévision apparaît dans le village, et leur permet de suivre en direct quelques grands matchs (et les joueurs français), mais aussi la déferlante publicitaire de marques bien connues :

À la télé, plus rien que de la publicité. Coca-Cola, sans gêne, vient gonfler son chiffre d'affaires jusque dans ces contrées... où l'eau potable reste un luxe. Surtout, n'ayez aucune crainte le Coca fera pousser le blé dans le Sahel ! [...] ensuite, c'est au tour de Miko d'aiguiser leur appétit. Un énorme cône de glace, aux couleurs chatoyantes, remplit l'écran, puis un enfant bien potelé apparaît, léchant goulument une glace démesurée. [...] Les

glaces, ces enfants n'en connaissent que les images. Elles restent pour eux une nourriture virtuelle, consommée uniquement là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans ce paradis où ce petit charnu de la publicité a eu la bonne idée de naître (Diome, 2005 : 19-20).

Ce phénomène médiatique dépasse la seule localité du village de pêche sénégalais pour atteindre une échelle planétaire, comme l'affirme Salie, devenue spectatrice inconditionnelle de la Coupe du Monde de football 1998, afin de renseigner, par téléphone (en cas de problèmes de diffusion télévisée à Niodor), son demi-frère Madické sur les prouesses de Maldini : « Prise en otage par les médias durant cette période où le sport, sans en avoir l'air, instaura son totalitarisme consensuel à l'échelle de la planète, je vivais chaque instant passé devant l'ordinateur comme un acte de résistance » (Diome, 2005 : 245).

En ce qui concerne la socialisation de l'individu cosmopolite, l'œuvre de Diome apporte plusieurs confirmations aux doutes émis par Cicchelli et Octobre (2018 : 15) qui, tout en rappelant le bien-fondé des théories du cosmopolitisme (« l'idée que l'ouverture intentionnelle, avec les vertus associées de la bonne volonté, de l'empathie, de la solidarité et de l'hospitalité, découle des efforts d'Ego pour établir une relation positive avec Autrui »), ne sous-estiment pas le refus de l'échange par Autrui, voire l'instauration d'une relation conflictuelle, mettant en péril une socialisation cosmopolite. Pour les deux auteurs, à l'avenir, la question du développement d'une éducation cosmopolite doit se poser, une éducation « qui serait fondée sur une aspiration universaliste et qui fournirait aux individus des outils leur permettant de vivre en citoyens éclairés dans des sociétés façonnées par les enjeux globaux » (Cicchelli et Octobre, 2018 : 15).

En attendant la boîte à outils – qui viendra, peut-être, de la création et de la réflexion littéraires, Cicchelli et Octobre (2018 : 13-14) sont bien conscients que la fabrication d'un esprit cosmopolite s'élabore plutôt par « un processus long, sinueux, voire réversible – parfois même contradictoire et non cohérent – d'acquisition éventuelle d'un esprit par des contacts et/ou rencontres – imaginés, virtuels ou réels – avec l'altérité, que [par] le déploiement d'une disposition ou la mise en acte d'une propriété (Cicchelli, 2012 [s.p.]) ».

Cette difficile équation étant posée en matière de « fabrication de l'esprit cosmopolite », nous examinerons à présent comment l'œuvre de Diome emblématise effectivement les différents obstacles et écueils d'une relation entre l'Ego et Autrui dans le cadre d'une confrontation des cultures, sur fond de globalisation, et comment la protagoniste Salie part en éclairceuse sur le chemin d'un cosmopolitisme « à l'endroit », si l'on veut bien considérer que celui qui s'instaure spontanément à la faveur des réseaux de communication est un cosmopolitisme « à l'envers ».

3. Sur les frontières : figures de l'étranger et de l'hospitalité

Les dynamiques cosmopolites qui s'invitent dans les trajectoires humaines et sociales des personnages de fiction sénégalais, qu'ils vivent au pays natal avec le rêve d'aller fouler un jour le sol français, ou qu'ils aient débarqué sur ce territoire national mus, non pas tant par un désir d'ailleurs, mais par les circonstances de la vie, finissent par engendrer quelques figures récurrentes de l'étranger et de l'hospitalité dans l'œuvre diomienne. Quelles que soient les figures à l'œuvre, elles jaillissent toujours d'un franchissement de frontières car, comme le rappelle Agier (2018 : 25), « le rite de la frontière témoigne de l'institution de toute vie sociale, dans un environnement donné ; il détermine le partage et la relation avec le monde naturel et social qui l'entoure ». Plus précisément, la frontière a une action double, externe et interne, « elle est un seuil et elle est l'acte d'une institution », elle institue un lieu propre (social ou sacré) en le séparant d'un environnement (nature, ville, société), et en inscrivant par conséquent un « collectif donné » (groupe ou communauté d'humains) dans le monde social avec lequel une relation s'établit. La frontière touche toujours à trois dimensions : le temps, le monde social, l'espace (Agier, 2018 : 25) ; et elle révèle aujourd'hui une forme paradoxale de la mondialisation : aux « flux qui survolent les frontières », répondent des « murs qui les referment », paradoxe parfois inscrit au sein d'une même personne (Agier, 2018 : 23).

Démystifiant quelques idées sur le cosmopolitisme, Cicchelli et Octobre (2019 : 176-177) relèvent le paradoxe d'une société globalisée, où l'individu ne s'engage pas spontanément sur la voie du dialogue interculturel : « l'omniprésence et immédiateté des contacts [...] avec la différence culturelle [...] nous oblige à dépasser la naïve vision d'un individu spontanément ouvert, engagé dans un échange réciproque, équitable et égalitaire avec un autrui ». En effet la relation instaurée entre l'Ego et Autrui² peut suivre des chemins escarpés, et mettre au jour différentes figures de l'étranger et de l'hospitalité. Ainsi, Agier (2018, 113 ss., 127 ss.) conceptualise-t-il quatre figures de l'étranger, au départ d'une réflexion sur les frontières : l'extériorité, l'extranéité, l'étrangeté, et l'alien (la fiction de). La frontière géographique franchie par l'étranger qui vient d'ailleurs et qui dérange involontairement un ordre de places établi (maison, village, quartier, cité, ville, région, État) crée l'extériorité de l'étranger ; la frontière administrative, institutionnelle, et légale franchie en révèle son extranéité ; la frontière entre ce qui est familier et le nouveau monde à découvrir fait naître le sentiment d'étrangeté ; et la frontière qui fait découvrir un « état "radicalement" autre », « en apparence à la limite de l'humain, voire aliéné à un tout autre monde, ce qui rend possible son invisibilité », fait surgir « l'alien ». Parce que la littérature montre parfois

² Ces deux concepts sont mentionnés dans leur sens clinique communément admis. « Ego : n.m.. inv., traduction usuelle en anglais et en américain du terme freudien qui signifie en français aussi bien "moi" que "je" » (Bloch *et al.*, 1999, en ligne). « Autrui : un autre, les autres, l'ensemble des hommes par opposition au moi du locuteur et en exclusion de ce moi » (TLF).

la voie, et qu'elle subvertit bien souvent des catégories, certes claires, mais trop lisses pour décrire la complexité de la nature humaine, on guettera aussi dans le matériau littéraire les tréfonds et les failles de l'identité subjective et le rapprochement inattendu des individus : « [...] dans son réfléchissant sillage, Kristeva nous apprend combien nous sommes *étrangers à nous-mêmes*, parce que si semblables en nos insuffisances humaines » (Diome, 2017 : 124).

Quant à l'hospitalité, concevons-la comme la relation première qui s'établit entre deux hôtes, et non pas comme la relation qui découlerait du marquage initial d'un individu au statut d'étranger par rapport à un individu au statut d'hôte accueillant. La réflexion de l'anthropologue Florence Dupont sur certains concepts contemporains (reprise par Agier, 2018 : 18-20) nous invite effectivement à distinguer « l'identité de l'étranger » de sa « condition d'hôte ». Ainsi, le *xenos* n'est pas déterminé en soi, et c'est la relation d'hospitalité (*xenia*) qui est première, car, pour Dupont, en grec ancien, le terme *xenos* « tire plutôt vers la proximité, voire l'identité », ce que corrobore l'anthropologie qui conçoit la relation comme « un mode de connaissance qui réduit l'altérité, rapproche ce qui est lointain » (Agier, 2018 : 20). Ce n'est que bien plus tard que, sous l'effet d'un glissement sémantique, *xenos* (l'hôte) est devenu « l'étranger, le non-national » (Benveniste [1969], cité par Agier, 2018 : 21).

Pour l'héroïne de Diome, l'exil migratoire ne constitue jamais qu'une seconde expérience des frontières, de l'étrangeté, et de l'hospitalité refusée, après l'expérience originelle de la bâtardise vécue comme une tare dans une communauté attachée aux traditions ancestrales, et qui continue d'être ressentie comme un traumatisme, même lorsque l'exilée revient au village et qu'elle découvre la faillite de son projet immobilier :

Et, puisqu'une bâtarde peut aussi avoir des pèlerins, s'ils [les occidentaux « blancs, noirs, asiatiques »] veulent voir ma maison, ce qu'ils demandent toujours, et bien qu'on leur montre, mon paradis rêvé devenu un simple tas de pierres grâce aux miens (Diome, 2013 : 292).

Le passage des frontières se traduit chez Diome par des caractéristiques stylistiques qui consistent, de manière subversive, à mimer et à incorporer des formes langagières familiales ou sociétales mortifères, pour mieux les neutraliser ; en même temps que l'équilibre instable d'une position de frontière se voit jugulé grâce à certaines formes langagières sociétales (ethniques) reprises avec profit. À la charnière entre l'entreprise de déconstruction et de construction, l'effet discursif et typographique produit est *in fine* celui d'une intertextualité diffuse qui révèle une position énonciative en équilibre instable, via des énoncés donnés en italique, sans les guillemets ; ou insérés dans le récit sans indication (sans italique ni guillemets) avec le statut donc d'un discours indirect libre, des énoncés aptes à galvaniser la protagoniste :

J'étais absolument d'accord avec elle et j'allais enfin tout affronter, les loups, mais aussi cette naissance qu'on me reproche, alors

que je n'y suis pour rien. Allons-y ! *O sada hama diabaam !* À la joute, qui ose m'affronter ! *Nou pirna ga loukess, o yoko boye ! Kou lala sama nguemb, sa taate fègne !* (Diome, 2013 : 303).

3.1 Rive sénégalaise : rêve du « paradis » français

Depuis la rive sénégalaise, la jeunesse informée de l'existence d'un Ailleurs, ne peut concevoir que les réalités empiriques de « l'étranger » et de « l'hospitalité » soient porteuses d'une dénotation négative. Tout d'abord, le rêve d'un autre monde comme planche de salut est à ce point enraciné dans les esprits que, bien que n'appartenant pas à la catégorie des « individus mobiles et éduqués », cette jeunesse s' imagine forcément appartenir au futur groupe des « gagnants », ce qui dément les mécanismes pointés par Cicchelli et Octobre (2018 : 4), dans une dichotomie « gagnants/perdants » :

Si les processus transnationaux à grande échelle fournissent à certains individus (mobiles et éduqués) des ressources (économiques et culturelles) et d'importantes opportunités d'enrichissement professionnel et personnel, ils peuvent engendrer chez d'autres (moins dotés) de nouvelles inégalités, des frustrations et des formes de désillusion ou de déracinement (Castells, 2013). Ceux qui se perçoivent comme les « perdants » dans la compétition économique globale, ceux qui sont exclus de la répartition des richesses, sont souvent tentés par le repli identitaire.

Si les quatre ouvrages de Diome analysés dans cet article présentent des réflexions à l'endroit des figures de l'étranger et de l'hospitalité, telles que l'individu enraciné et évoluant sur une terre sénégalaise se les représente, *Le ventre de l'Atlantique* offre assurément le réservoir de situations les plus nombreuses et représentatives. On y découvre, sur les rives du delta du Saloum, situé à 200 km au sud de Dakar, de jeunes Sénégalais confrontés au brassage des cultures et des peuples sous l'effet d'une globalisation/mondialisation prégnante (voir *supra*), et qui finissent par s'approprier quelques représentations universelles (entachées d'épineux démentis), mais aussi idéalisées, voire parfois illusoire, et même mensongères à l'endroit de la France.

Des représentations universelles ont ainsi cours, qui s'accrochent au postulat d'une France terre d'accueil et pays de Cocagne, seulement séparée du Sénégal par une frontière géographique (l'extériorité), et qui induisent la conscience d'une frontière familial/nouveau monde (l'étrangeté), autant de représentations dénoncées par la narratrice sur le mode de l'argument *a pari*, en pointant le dénominateur commun au-delà des différences :

Mais, pour Madické, que pouvait-il se passer de plus important que ce match dans ma vie en France ? Au paradis, on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions : on se contente de vivre, on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire, y compris le luxe du temps, et cela rend forcément disponible. [...] il s'obstinait à m'imaginer repue, prenant mes

aises à la cour de Louis XIV. Habitué à gérer les carences dans son pays sous-développé, il n'allait quand même pas plaindre une sœur installée dans l'une des plus grandes puissances mondiales ! Sa berluie, il n'y pouvait rien. Le tiers-monde ne peut voir les plaies de l'Europe, les siennes l'aveuglent ; il ne peut entendre son cri, le sien l'assourdit (Diome, 2005 : 43-44).

Ces représentations universelles forgées sur la nation française³ sont pourtant démenties, sur le sol sénégalais, par des situations administratives (l'extranéité) qui créent un distinguo de taille entre les hospitalités sénégalaise et française : « Dispensés de visas, [les Français expatriés] sont chez eux selon la *téranga*, l'hospitalité locale, et les lois que la France impose à nos dirigeants, en leur tenant la dragée haute » (Diome, 2005 : 241). Ce n'est pas tant la dépense financière qui heurte la narratrice (« Le prix du visa que les Sénégalais paient pour venir en France équivaut à un salaire mensuel local », p. 248), que la non-réciprocité entre les deux systèmes d'hospitalité français et sénégalais, au point de souhaiter un rééquilibrage, qui sonne comme une rétorsion, en commençant par le système footballistique :

Celui qui ne m'aime pas assez, ou ne me fait pas assez confiance pour me laisser venir chez lui à ma guise, doit apprendre à frapper à la porte lorsqu'il veut entrer chez moi. Nos joueurs sauront-ils faire preuve d'une telle franchise ? (Diome, 2005 : 248).

Des représentations idéalisées s'invitent aussi dans l'imaginaire des jeunes amateurs de football sénégalais de Niodor lorsque la fin du récit commente la Coupe du Monde de football de 1998, et met en exergue les talents de l'équipe sénégalaise « Les Lions de la Téranga », dont vingt et un joueurs (sur vingt-trois) évoluent habituellement dans des équipes françaises, et qui ira jusqu'aux quarts de finale, après avoir vaincu en huitièmes de finale l'équipe suédoise. Un parcours migratoire et une expérience de joueur de football sénégalais en France apparaissent ainsi comme le sésame qui fera franchir aux candidats à l'exil économique toutes les frontières (l'extériorité, l'extranéité, l'étrangeté), et leur garantira la gloire au pays natal, même si la narratrice en déjoue immédiatement le leurre, et rappelle les drames quotidiens de la migration :

En regardant un documentaire, je vis la mère d'El-Hadji Diouf, l'attaquant sénégalais danser de joie dans sa grande villa, après une victoire. « C'est la danse à laquelle tous les enfants du pays qui mangent des sardinelles en attendant que Dieu veuille bien penser à eux souhaiteraient pouvoir inviter leur mère, pensais-je. Et pour un seul pas de cette danse, ils sont prêts à traverser le Sahel à pied, à laisser leur peau dans la soute d'un avion ou sur un radeau lancé à l'eau-gresse depuis le détroit de Gibraltar. On

³ L'article de Hervé Andrés (2010) permet d'approfondir la problématique, parfois méconnue, de la nationalité dans le football, située à l'intersection du nationalisme et du cosmopolitisme.

meurt seul en cours de route, mais on part souvent à l'aventure pour les autres » (Diome, 2005 : 239-240).

Sans s'attarder sur ces situations dramatiques extrêmes, la narratrice pointe déjà le statut ambigu de l'hospitalité française à l'égard des jeunes footballeurs sénégalais (en d'autres termes « l'OPA sur le Sénégal »), lorsque ceux-ci sont traités « de Sénégalais, de Bleus bis » et que le Sénégal est spolié « des lauriers acquis sous sa [propre] bannière » (Diome, 2005 : 242). De l'usurpation d'une victoire footballistique bien méritée aux rancunes post-coloniales jamais éteintes, liées à la non-reconnaissance (par l'ex-colonisateur) de l'étanchéité des frontières géographiques et légales, il n'y a qu'un pas :

Puisque l'Afrique est jugée inapte au point de ne pas mériter sa propre sueur, son indépendance est un leurre qui nous invite à garder l'œil sur les griffes du prédateur. Aussi, je déclare 2002 année internationale de la lutte contre la colonisation sportive et la traite du footeux ! (Diome, 2005 : 243).

Pourtant, ce « dessous des cartes » ne constitue pas toujours une réalité invisible, même pour les jeunes écoliers amateurs de football foulant le sable d'un terrain exigü et shootant dans un ballon fait de chiffons ou d'éponges mis en boule dans un sac en plastique. Le déni total d'hospitalité aux sportifs sénégalais en terre française, et leur désignation comme « étrangers », donc « ennemis », la protagoniste Salie les dénonce à la fin du *Ventre de l'Atlantique*, même si quelques matchs diffusés aux quatre coins de la planète auraient dû faire aussi découvrir cette situation aux jeunes spectateurs assoiffés d'Ailleurs :

Je voudrais qu'ils [les Sénéfs] racontent comment à Guingamp, Lens, Lorient [...], les mêmes qui les acclament lorsqu'ils marquent un but leur font des cris de singe, leur jettent des bananes et les traitent de sales nègres lorsqu'ils ratent une action ou trébuchent devant les filets adverses (Diome, 2005 : 247).

Enfin, les coulisses de cette Coupe du Monde de football 1998, et les imbroglios de la confrontation entre la Squadra Azzurra et l'équipe coréenne (l'auteur du but coréen qui avait éliminé l'Italie se retrouva, ensuite, expulsé de son club saisonnier de Pérouse), est l'occasion d'une mise en cause des travers capitalistes du sport, et plus largement d'une interrogation sur la loyauté et « l'étrangeté » ressenties à l'égard de son pays d'origine, quand interfèrent tout à coup les lois iniques d'une hospitalité qui inféode ses obligés. Ici aussi, le football constitue un microcosme qui, par analogie, renvoie à la relation de dominant/dominé entre les pays riches et les pays pauvres, et l'existence d'une hospitalité monnayée :

En échange de quelques liasses d'euros, les joueurs africains et asiatiques, saisonniers du ballon rond, doivent-ils renoncer à défendre les couleurs de leur pays d'origine ? Si l'Occident

n'accepte même pas d'être égalé par le tiers-monde, ne serait-ce qu'en football, comment peut-on espérer qu'il l'aide à se hisser à son niveau de développement ? (Diome, 2005 : 244-245).

La dénonciation des leurres d'une hospitalité hexagonale qui continue de jouer, à son profit, des frontières géographiques et légales constitue le véritable fil rouge du *Ventre de l'Atlantique*, mais n'est pas le fait des jeunes compatriotes de la narratrice (jamais pris à partie lors de ses retours au pays), ni ne s'insinue dans la conscience du lecteur, par manque d'investissement de la force illocutoire et perlocutoire du discours littéraire. D'ailleurs, aucune confirmation n'est donnée du pouvoir de conviction de Salie auprès de son demi-frère Madické, qui finira par se détourner de son rêve de champion sportif en France et par ouvrir un petit commerce au village, plus par opportunité financière, que sous l'effet d'une prise de conscience des mirages de la migration. Toutefois, la narratrice perçoit trop bien la force symbolique des médiascares (des images de victoire sénégalaise médiatisées lors d'une Coupe du Monde), pour ne pas ressentir l'urgence « rêvée » de prendre part au discours social :

Maintenant qu'il était prouvé aux yeux du monde que nos sportifs, qui rendent au pays sa fierté, vivent en France, avec quel argument pouvait-on empêcher nos jeunes de penser qu'ils devaient, eux aussi, aller chercher leur réussite dans ce pays ? Aujourd'hui plus que jamais, la nécessité de franchise incombe aux immigrés, même à ceux d'entre eux qui sont nimbés de l'aura de la réussite. Il ne s'agit pas de dégoûter les nôtres de l'Occident, mais de leur révéler le dessous des cartes. Et je me mis à rêver de conférences, lors desquelles chacun de nos Sénéfs raconterait ouvertement la part amère de sa vie en France (Diome, 2005 : 247).

Outre les représentations universelles, idéalisées, et illusives projetées sur le territoire hexagonal, les jeunes Sénégalais pourraient toutefois être piqués par l'aiguillon du doute, et ainsi crever la baudruche pour découvrir des (auto-)représentations mensongères, lorsque les TV du monde entier retransmettent l'outrage commis par les forces de l'ordre françaises à l'égard de supporters sénégalais, et par voie de conséquence dévoilent des lois nationales de l'hospitalité dépourvues de toute réciprocité. En effet, le récit pointe que l'hospitalité française manque à tous ses devoirs à l'égard des supporters de l'équipe nationale sénégalaise lorsque, « rattrapés par leur condition d'immigrés et son corollaire : le mépris », ils furent empêchés, par « les Bleus à matraques », de faire le tour de l'Arc de Triomphe ; alors qu'inversement, lors d'une victoire hexagonale à la même Coupe du Monde de 1998, les Français expatriés⁴

⁴ Ces « Français expatriés » (comme tant d'autres expatriés nationaux dans le monde) pourraient être analysés à la lumière des propos de Cicchelli et Octobre (2008 : 3) : « Il existe chez les individus un décalage entre une forte consommation d'expériences culturelles globales – ce qui leur fournit des

« avaient[, à Dakar,] obstrué toutes les grandes avenues, avant de s'approprier les meilleurs restaurants » (Diome, 2005 : 240-241).

Au rêve cosmopolite de jeunes Sénégalais qui pulvérisent en imagination les frontières géographiques, légales, et culturelles, répond une constante réinstauration des frontières sur le sol français et même en terre sénégalaise, de la part de l'ancien colonisateur, mais il en faudrait plus pour désillusionner ces jeunes sur l'hospitalité hexagonale. Pour Salie, ce rêve n'a jamais eu cours, car d'emblée l'expérience d'être l'étrangère-ennemie s'est imposée.

3.2 Rive française : « leur révéler le dessous des cartes »

Aux antipodes des représentations fantasmées de ses compatriotes sénégalais, l'Ego de Salie est en effet confronté à l'Autre dans des relations quotidiennes qui ne cessent de lui rappeler les frontières géographiques, institutionnelles et psychologiques qui séparent le Sénégal et la France, et l'épinglent dans les moindres actes de sa vie comme une étrangère à qui l'hospitalité est catégoriquement refusée. Sur la rive française de l'expérience d'« être étranger », les quatre ouvrages de Diome apportent de nombreuses illustrations et confirmations du propos, qu'il s'agisse de relater l'échec du mariage avec un Alsacien, les mésaventures d'une jobiste étrangère en France, la confrontation aux attitudes ordinaires de racisme, la relation hospitalière ambiguë entretenue avec la snob strasbourgeoise Marie-Odile ou l'épisode institutionnel hospitalier, mais également l'étrangeté ressentie par rapport à une culture originelle. Si tous ces épisodes du vécu quotidien contribuent à faire de Salie une témoin privilégiée d'un cosmopolitisme caduc, dénoncer ces faits auprès de sa propre communauté relève toutefois du défi dans les fictions romanesques (pour rappel l'abandon du projet d'exil européen de Madické est davantage motivé par un changement d'esprit délibéré de l'intéressé, que par les invectives de Salie), alors que *Marianne porte plainte !* constitue le cœur névralgique d'un discours pamphlétaire, à l'approche de l'élection présidentielle française de 2017. Pour sortir de la tension identitaire, il est parfois plus aisé pour la narratrice de s'imaginer comme un être fondu dans une mondialisation aseptisée :

Il y a des musiques, des chants, des plats qui vous rappellent soudain votre condition d'exilé, soit parce qu'ils sont trop proches de vos origines, soit parce qu'ils en sont trop éloignés. Dans ces moments-là, désireuse de rester zen, je deviens favorable à la mondialisation, parce qu'elle distille des choses sans identité, sans âme, des choses trop édulcorées pour susciter une quelconque émotion en nous (Diome, 2005 : 36).

ressources grâce auxquelles enrichir et diversifier leurs styles de vie s'ils le souhaitent – et leur éventuelle résolution à endosser des responsabilités au fondement d'une solidarité internationale et d'une politique de l'accueil et de l'hospitalité ».

Cette entame du *Ventre de l'Atlantique* ne doit pas égarer le lecteur, la fiction littéraire qu'il s'apprête à lire s'emparera bel et bien de questions cruciales liées à la migration. Toutefois la critique littéraire, sans analyser les forces illocutoire et perlocutoire du pamphlet *Marianne porte plainte !* – qui le distinguent nettement des récits fictionnels, a souvent amalgamé les deux versants de l'œuvre, pour les rapprocher dans un même effet de « résilience » :

Du *Ventre de l'Atlantique* à *Marianne porte plainte !*, Fatou Diome s'est fait la chantre d'une Afrique souvent KO mais toujours debout, riche d'une force de résilience presque sans égale. Cette histoire [*Les Veilleurs de Sangomar*] d'un chagrin infini, vécu face à l'immensité de l'océan, en est une nouvelle illustration. Elle fait aussi écho aux tragédies qui se succèdent en Méditerranée sans plus jamais vraiment soulever l'indignation du reste du monde » (Tshidimba, 2019 : en ligne).

La critique littéraire a parfois aussi conclu trop rapidement à des romans à clé efficaces (ou une œuvre à thèse), alors que l'auteure elle-même, dans *Le ventre de l'Atlantique*, met en doute l'aptitude de la protagoniste Salie à conscientiser ses jeunes compatriotes sénégalais, et que, dans *Impossible de grandir*, elle met en scène une relation entre Salie et Marie-Odile toujours court-circuitée par le choc culturel. Chez Diome, le terme « résilience » est d'ailleurs culturellement remis en question (voir *infra*), et les discours littéraire et argumentatif ne sont jamais une réponse toute trouvée et efficace contre les discours sociétaux, contrairement à l'affirmation de certains :

L'expérience exilique de Fatou Diome dans son roman [*Le ventre de l'Atlantique*] peut être liée au mot « résilience ». Ce mot souligne la capacité d'un individu à faire face à une difficulté, un choc, un traumatisme de manière efficace et d'engendrer une meilleure capacité à réagir dans le futur à d'autres adversités. Elle a su apprivoiser la vie et ses obstacles et elle défend maintenant les droits de l'homme afin que les cultures apprennent à se respecter mutuellement (Meroni, 2018 : en ligne).

Si l'on veut bien ne pas s'attarder uniquement sur le désastre du mariage de la narratrice avec un Alsacien dans *La préférence nationale* (2001), ni celui de Salie (*Le ventre de l'Atlantique*, 2005 ; *Impossible de grandir*, 2013), et d'autres mésaventures qui, dans les rapports sociaux avec des interlocuteurs en France, se transforment toujours en l'expérience du rejet de l'étranger, on constate que l'héroïne domienne est aux prises avec des discours ambiants toxiques qu'elle déconstruit et retisse constamment pour essayer de s'y faire une place bien à elle. Seulement ainsi, elle réussit à affronter le quotidien et à développer une stratégie de survie face à des situations de racisme synthétisées comme suit par les sociologues :

En Europe, de nombreux partis se situant à l'extrême droite de l'échiquier politique tirent profit des crises économiques et

migratoires, des menaces terroristes en colportant une conception fortement ethno-identitaire de la culture nationale (Cicchelli et Octobre, 2018 : 3),

et vécues, par Salie, dans les propos racistes de la sphère privée familiale (par alliance) et de la sphère professionnelle ou de la vie quotidienne, et tués aux proches :

Alors, si jamais vous lui [Madické] dites que j'ai peur des flics, à cause des contrôles d'identité musclés et leur regard accusateur, je vous condamne à quatre heures de tête-à-tête avec une patrouille. Moi, je m'y suis habituée et je m'en moque ; mais vous, peut-être pas (Diome, 2005 : 242).

C'est réellement dans le pamphlet *Marianne porte plainte !* que Diome donne toute la mesure d'une identité éclatée et écartelée entre des racines culturelles sères et une nation française intoxiquée par des discours délétères, un écartèlement redoublé par la forme d'écriture adoptée. Tout d'abord, le genre pamphlétaire cohabite avec le genre réflexif, le récit historique des traditions sères sénégalaises, le récit des relations franco-sénégalaises, ou encore l'introspection biographique. Cette hybridité générique fonctionnelle dès le chapitre 1 est renforcée au sein du même chapitre par la succession effrénée de micro-récits dispersés comme autant d'îlots dans un delta. Le très long premier paragraphe du premier chapitre initié par une citation de François Fillon (« La France n'est pas une nation multiculturelle ! »)⁵ donne à lire, dans une tempête d'idées, une critique ironique du « miraculé des primaires de droite » lors de l'élection présidentielle de 2017, mais ensuite des réminiscences politiques françaises de 2007 (le « ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale »), une digression personnelle (« Moi aussi, je voudrais donner ») vite déviée vers les racines ancestrales sères (« Pour communier avec Marianne, j'ai invité mes *pangôls*, esprits de mes ancêtres ceddos, voici mes masques animistes [...] »), pour revenir au terrain de jeu politique français (« L'Assimilationniste-gesticulant », alias Sarkozy). Dans cette profusion de micro-récits potentiellement source d'égarement pour le lecteur, la véritable habileté rhétorique et, malgré tout, logique de l'auteure, consiste à soigner les articulations entre les épisodes, par des questions rhétoriques ou des mots-liens qui établissent un pont entre des faits distanciés chronologiquement mais qu'un dénominateur commun rassemble : la souffrance (pas encore la résilience) du sujet colonisé et immigré. Et la notion d'« afrocontemporanéité » forgée par Sarr trouve dans l'écriture pamphlétaire diomienne toute sa justification littéraire : la conscience identitaire révélée par *Marianne porte plainte !* illustre effectivement le « continuum psychologique du vécu des Africains » où le temps présent (l'élection présidentielle française de 2017 suivie

⁵ Fatou Diome, *Marianne porte plainte !*, op. cit. Consultation d'une édition numérique de l'ouvrage, à la pagination changeante. Dans ce pamphlet publié en 2017, la prise de parole diomienne réagit au débat sur l'identité nationale, thème de campagne majeur, déjà, de Nicolas Sarkozy pour l'élection présidentielle française de 2007.

attentivement et vécue par Diome) incorpore le passé (colonial) et explore le futur (des immigrés en terre française). Les collages génériques, thématiques et temporels concordent pour créer un entre-deux singulier dont le principal effet est d'amener le lecteur du pamphlet francophone à entendre la voix d'une insoumise, dans une déconstruction logique aux antipodes des discours politiques affûtés, des discours médiatiques de la métropole, et sans doute aussi des discours d'une partie de l'intelligentsia française au sujet de l'identité nationale.

On aurait pu s'attendre à ce que les déboires de l'hospitalité essayés sur le front de la relation de couple et avec la belle-famille, lors des entretiens d'embauche, lors des contrôles administratives, et même dans une tentative d'approche amicale de la strasbourgeoise Marie-Odile, n'aient pas cours au sein de l'institution hospitalière, par définition lieu d'accueil des individus, en souffrance physique et/ou psychologique. Il n'en est rien. Le roman *Impossible de grandir* réserve dans les chapitres XXIV et XXV une place de choix à la réflexion sur le choc culturel induit par la confrontation de l'étrangère Salie, atteinte d'une défaillance physique mais aussi de quelques troubles psychiques, avec un milieu hospitalier qui, après les premiers soins d'urgence prodigués, développe un discours de la suspicion à l'égard de la narratrice. Contre toute attente, l'hôpital devient un lieu ambivalent de l'hospitalité et de l'hostilité, et Salie en vient à décoder les signes du discours socio-institutionnel du lieu comme le fruit d'un regard assimilationniste et d'un rejet de l'étrangère à la culture bien difficilement déchiffrable pour l'Autre. En effet, alors que les dernières vérifications médicales semblent confirmer la sortie imminente de l'hôpital, Salie est reprise par son monologue intérieur « à voix haute » avec « la Petite » (son double d'enfance, et en même temps l'aiguillon de ses tourments), au point que l'infirmière se met à douter de sa santé mentale :

Dubitative, je pivotai vers elle. Avec la touche de sainteté que lui conférait sa blouse blanche, elle posa sur moi un regard plein de commisération puis, adoptant ce ton doucer eux si particulier au personnel médical, elle me fit cette suggestion :

– Cette petite fille qui vous poursuit, comme vous dites, euh... vous avez peut-être besoin d'en parler à quelqu'un, un... euh, un psychologue ? Nous en avons dans l'équipe, si vous patientez un petit moment, je pourrais vous arranger ça (Diome, 2013 : 397).

Par ailleurs, comme Pieropan (2021 : 471) l'a mis en évidence, la narratrice est aux prises avec un véritable conflit culturel au sujet de la notion de « résilience », dont elle conteste l'acception sémantique psychologique, en décrivant la vulgarisation et les phénomènes de mode autour de certaines thérapies psychologiques – la mondialisation fait là aussi son œuvre –, un point de vue confirmé par Tisseron (2017, en ligne) à propos de la « résilience » :

[...] en marge des approches scientifiques, des usages courants du mot se sont développés au fur et à mesure de sa pénétration

dans le grand public, jusqu'à lui donner des résonances morales, voire esthétiques. La résilience serait « bonne » et même « belle » ! Ces nouvelles significations ont bien entendu démultiplié le pouvoir attractif du mot... au risque de nous faire totalement perdre de vue sa signification profonde.

Si ce n'est l'approche thérapeutique occidentale qui soignera l'âme originellement blessée du Delta du Sine Saloum, ce seront donc les traditions ancestrales qui, par synchrétisme, batailleront avec une pensée occidentale contemporaine, et la « traduiront » pour la rendre opératoire dans le psychisme du sujet parlant. Ainsi, analysant les métaphores d'un passage emblématique de *Impossible de grandir*, Pieropan (2021 : 471) dévoile comment les blessures psychologiques d'enfance de la narratrice diomienne (l'abandon par les géniteurs) « guériront enfin grâce au pouvoir (magique ?) du magma verbal culturel » sous l'effet sublimatoire du signifiant « la lutteuse Niominka » et « des métaphores animales et aquatiques typiquement diomiennes » :

Pour une fois, je ne fis rien pour la [la Petite] réprimer. Je savais ma besace pleine de mauvais souvenirs, des tragédies d'enfance et des masques lugubres dont s'affublait, parfois, cette Petite, qui apparaissait dans ma vie de manière inopinée. Les rares fois où j'avais essayé d'en parler, il se trouvait toujours quelqu'un pour me museler d'un mot en vogue : la résilience ! Alors, j'interrogeais : la résilience est-elle une réfutation ou une résignation ? Les deux semblent bien illusoire, car ni la négation de ce qui fut ni l'attitude de l'opossum, qui simule la mort pour survivre, ne favorisent la révolte constructive, cette lucidité active qui met en branle le processus salvateur. [...] Je ne niais aucun des souvenirs douloureux de la Petite. Je ne prétendais pas non plus les transformer en strapontin, encore moins en couronne de laurier. Ils constituaient simplement la ligne de défi où, lutteuse *niominka*, j'enfilais *galoukalé*, mon *ngimb*, ma tenue de combat pour affronter la réalité. Réparer une âme blessée par le passé, c'est se lancer à la conquête de la vie, cela demande une véritable impulsion. Le *simb*, la danse du lion conquérant, s'exécute dans une débauche de volonté et d'énergie (Diome, 2013 : 403).

En cela, ce roman fortement biographique confirmerait l'affirmation de Cyrulnik (2003 : 131) selon laquelle le « "récit de soi" [thérapeutique] peut sortir du cadre strict de la psychothérapie, et se concrétiser dans le travail d'une créativité artistique ou par un débat socioculturel » (cité par Pieropan, 2021 : 471), ce que Diome réalise effectivement avec, d'une part, le roman, *Impossible de grandir* et, d'autre part, *Marianne porte plainte !* Enfin, l'inadéquation entre les cultures (en d'autres mots, les frontières, les non-correspondances conceptuelles, les ambiguïtés sémantiques) mériteraient d'être prise en compte, comme le relève Sarr (2017 : 372-373) :

La conception occidentale du savoir surestime les prérogatives du sujet en se fondant sur l'illusion que ce dernier, par ses seuls moyens (raison et/ou sens) peut produire une pensée qui rende compte de la complexité du réel. Le piège de la méthodologie européenne consiste à sélectionner un critère unique pour expliquer le réel. [...] Comme pour la physique quantique, la position de l'observateur modifie la chose observée. Le projet de recentrement épistémique peut trouver dans les cultures et cosmologies africaines des ressources fécondes et inépuisables.

En attendant, le parcours de l'exilée en terre hexagonale finirait même par signifier la privation absolue de l'hospitalité (« hôte »), lorsque la protagoniste s'aperçoit que les derniers liens relationnels avec sa communauté laissent place à une interrogation abyssale, dans une extériorité définitive avec son lieu d'origine et une étrangeté radicale avec sa culture :

Chez nous, les gens ont l'habitude de ne pas écrire, de ne pas téléphoner aux leurs qui sont à l'étranger, sauf quand ils ont besoin de quelque chose ou pour annoncer un décès. Ainsi, à force, chaque prise de contact étant motivée, la personne qui vit à l'étranger ne sait plus dans quel signe chercher le sentiment, l'affection de sa famille. Leur arrive-t-il de penser à nous d'une façon désintéressée, uniquement par amour ? (Diome, 2005 : 246).

4. Une identité nationale ou alternationaliste ?

Les réflexions précédentes sur le cosmopolitisme ambiant de la planète et la réfraction de cet état dans une œuvre francophone, ainsi que les figures de l'étranger et de l'hospitalité qui s'en dégagent, conduisent à reconsidérer les notions d'« identité » et de « nation ».

Comme le rappelle Detienne (2010 : 14), l'« identité » est définie dans ses deux premières acceptions par *Le Robert* comme l'indication de la « carte identité », et ensuite comme « la conscience qu'une personne a d'elle-même [...] en somme le sentiment d'identité personnelle d'un individu contemporain, pressé au quotidien de cultiver l'identité du soi le plus "personnalisé" ». Mais animé d'un regard d'historien et d'anthropologue, Detienne (2010 : 24) précise aussi qu'« être identique à soi n'est pas un besoin vital pour chaque être humain. Il n'est pas impossible de trouver des sociétés où parler d'identité, voire de mêmeté, créerait la surprise ». Ainsi, Detienne affirme que la conception de la « personne » dans les sociétés africaines provoque un dépaysement brutal pour l'esprit occidental, puisque la « personne » peut se diffracter en « composantes matérielles ou non (chair, sang, sperme ou souffle et ombre), transmissibles ou non, mais tantôt reliées à un ensemble de représentations mythiques, tantôt intégrées à des rituels et à des institutions qui déterminent la place de chacun dans des

sociétés souvent plus complexes qu’elles ne nous paraissent » (Detienne, 2010 : 38). Loin de nier tout à fait l’existence du statut de « personne » dans ces sociétés africaines, l’historien évoque des moments sociaux (sevrage, mariage), ainsi que des actions rituelles (initiations), et le moment de la mort où l’individu s’en va rejoindre la communauté des ancêtres (Detienne, 2010 : 39). L’historien donne également cet éclairage, absolument pertinent pour l’analyse de l’œuvre diomienne :

[...] les sociétés à masques où l’identité est sans cesse en devenir ignorent le soi, le sujet ou l’*ipséité* du moi qui, pour nous [occidentaux], signifie le maintien de soi à travers les changements d’intention et revendique, avec la promesse ou le serment, une haute valeur éthique (Detienne, 2010 : 39).

Une autre source réflexive, dans le champ littéraire cette fois, est celle de Douaire-Banny qui constate que, malgré l’avènement d’une ère postnationale (conçue pour dépasser les tensions nationalistes responsable des désastres du XX^e siècle), les textes continuent de creuser l’idée de la « nation », au point d’inclure « l’autre dans la pensée nationale », et l’auteur d’avancer l’adjectif « alternationaliste » pour désigner « une autre pensée du national [...] qui prend en compte la “communauté imaginée” sans la borner *a priori* par des frontières, des langues ou des cultures, qui considère ces éléments comme des données mouvantes et source d’enrichissement » (Douaire-Banny, 2017 : 475). Toutefois, trait caractéristique et épineux du « désir alternationaliste », ce désir doit « se déguiser pour s’exprimer, quitte à emprunter le masque de la négativité, du creux, du trou, de la béance » (Douaire-Banny, 2017 : 475).

Dans l’œuvre de Diome, la protagoniste incarne évidemment un individu dont l’identité ne se réduit pas au soi individuel, à la « personne » de l’héritage gréco-latin, car constamment envahi et complété par la voix de la Petite et des ancêtres, quand ce ne sont pas les masques traditionnels qui sont convoqués dans les introspections méditatives. Cette prédisposition culturelle et ontologique, frottée à une réalité post-historique occidentale, ne peut évidemment déboucher, on s’en doute, que sur une « identité alternationaliste », bien difficile à défendre lorsque l’identité nationale française constitue encore et toujours le seul cadre d’interprétation de la terre d’accueil. À ce sujet, un passage d’*Impossible de grandir* illustre adéquatement les instabilités du sujet domien, dans une tentative de construction de « relation équilibrée » entre Salie et Marie-Odile :

Convaincre ou écraser ? L’essentiel des relations humaines se déploie dans le spectre des nuances qui séparent ces deux verbes. Quand je voulais en discuter avec Marie-Odile, elle prenait de l’altitude et, juste en dessous de son rimmel parfait, sa réponse claquait tel un martinet :
— Enfin, Salie, un peu de souplesse ; ça te coûte quoi de faire ce qu’on te dit ?

Comme elle ne se rendait pas compte qu'à force d'assouplir tout le monde, elle passait pour une meule, je lâchais la Petite, qui en avait assez de nos simagrées.

[...]

— Comment te plaire, sans me déplaire, bref, une relation équilibrée quoi. L'étreinte est un signe d'affection, mais, trop serrée, elle peut tuer. (Diome, 2013 : 69-70).

5. Une éducation : cosmopolitique, à l'interculturalité ou alternationaliste ?

À ce niveau d'analyse subtile des relations humaines, qui plus est dans un contexte de confrontation des cultures, peut-on envisager la possibilité d'une éducation cosmopolite ? Comme nous l'avons analysé dans les parties « Constellations du cosmopolitisme » et « Sur les frontières », nombreuses sont les rencontres offertes par la globalisation/mondialisation avec la culture de l'Autre qui s'accompagnent de déformations de cette même culture et de la représentation que l'on s'en fait, sous l'effet de produits culturels réducteurs. Pour Cicchelli et Octobre (2019 : 177), de tels « produits » et leurs déformations inhérentes sont autant le fait, du côté de l'émetteur culturel, « de stratégies marketing (pour parler au plus grand nombre, on force le trait et on joue sur les stéréotypes), de stratégies politiques (pour servir le *soft power*) ou de la création artistique et esthétique elle-même [...] », que celui, du côté du récepteur culturel, d'une réduction spontanée de « la distance culturelle initiale », sous l'effet « des a priori, des critères, des références souvent stéréotypées ». Il en résulte donc qu'une éducation cosmopolite devrait amener les individus à prendre conscience de cette stéréotypification, certes utile lors d'une première confrontation à des contenus ou rencontres culturelles, mais au demeurant fortement réductrice. Plus encore, « ces produits et rencontres ne suffisent pas seuls à construire un souci d'autrui durable (y compris si ponctuellement ils le promeuvent), en mesure de faire éclore les vertus de convivialité, hospitalité, solidarité nécessaires au vivre ensemble dans nos sociétés globales » (Cicchelli et Octobre, 2019 : 177).

Dans l'œuvre de Diome, nombreuses sont les occurrences qui décrivent la stéréotypification inapte à susciter la rencontre vertueuse des cultures. Si les mentions de stéréotypification apparues dans ses premières nouvelles (*La préférence nationale*, 2001) sont empreintes de colère, d'indignation et d'incompréhension à l'égard du racisme strasbourgeois et alsacien, son essai de 2017 (*Marianne porte plainte !*), tout aussi chargé d'indignation à l'approche de l'élection présidentielle française qui aura charrié des relents de xénophobie et d'affirmation de l'identité nationale, énonce sur un ton apaisé la bévue des stéréotypes : « Le goût du couscous ne suffit pas comme idée du Maghreb et le thiéboudjène sénégalais, bien que savoureux, n'a jamais révélé à personne la teneur d'un poème de Birago Diop ni ce que *Les Contes d'Amadou Koumba* divulguent de la culture africaine » (p. 130). L'époque du constat outragé semble donc révolue, au profit

d'une démarche créatrice et pédagogique, plus ambitieuse que la simple prise de conscience des stéréotypes à l'œuvre dans les relations humaines.

Dès lors, comment construire un « souci d'autrui durable » ? Il pourrait s'agir d'un cadre qui, la dimension cosmopolite et les stéréotypes raisonnablement tenus à distance, consisterait en une éducation à l'interculturalité qui postule les spécificités des cultures (et leurs frontières définissables) et « souhaite [les] faire dialoguer sur la base d'une compréhension mutuelle, mais sans aucun horizon cosmopolite » (Cicchelli et Octobre, 2019 : 177). Or, on vient de l'expliciter dans une citation d'*Impossible de grandir* au point précédent (5. Une identité nationale ou alternationaliste ?), la voie de l'interculturalité montre aussi ses limites dans les relations humaines quotidiennes, sans doute parce qu'elle nécessite une réelle formation dont bénéficie, par exemple, des travailleurs sociaux⁶, ou plus simplement une initiation précoce telle que commence à peine à le proposer le programme d'éveil aux langues étrangères (EAL) sur le terrain scolaire, en Belgique francophone (cf. Fédération Wallonie-Bruxelles, 2020) comme en France (cf. Battelier, 2019).

Dans la pensée domienne, le dépassement des apories s'illustre finalement dans un genre littéraire spécifique, le pamphlet, plus apte que la simple fiction à exposer les méandres d'une perception et d'une représentation alternationaliste de l'être au monde, capable de pulvériser les frontières linguistiques et culturelles, pour mettre sur un piédestal une dynamique d'enrichissement mutuel, même si ce « désir alternationaliste » reste « contraint donc d'un côté par l'injonction humaniste intimidante et de l'autre par la répulsion des pensées nationalistes honnies » (Douaire-Banny, 2017 : 475).

Dans le 6^e et dernier chapitre « Éducation, encore et toujours ! » de son pamphlet *Marianne porte plainte !*, Diome donne les clés d'une éducation, que nous appellerons donc « alternationaliste », en donnant tout d'abord des définitions opératoires, et ensuite des exemples concrets dans le domaine de la langue et de la littérature françaises, et de l'Histoire, destinées à être enseignées aux écoliers de France. Sans évoquer les réflexions du « Tout-Monde » de Glissant⁷, ou encore le concept de « mondialité » rappelé par quelques signataires des textes de *Frères migrants* (Chamoiseau, 2017),

⁶ Margalit Cohen-Emerique (2015) : *Pour une approche interculturelle. Théories et pratiques*. Rennes, Presses de l'EHESP, 2^e édition.

⁷ Curieusement, alors que ce pamphlet déroule des listes d'écrivains en guise de talisman, le nom de Glissant n'y figure pas. Rappelons que les réflexions de Glissant sont destinées à répondre à la question « Comment être soi sans se fermer à l'autre, et comment s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même ? » (Glissant, 1996 : 23), et que la notion du « Tout-Monde » est ainsi définie : « J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps la "vision" que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu'elle nous inspire : que nous ne saurions plus chanter, dire ni travailler à souffrance à partir de notre seul lieu, sans plonger à l'imaginaire de cette totalité [...] » (Glissant, 1997 : 176), ou encore ainsi : « Le lieu qui nous est particulier est le lieu où l'on est, où l'on est né, c'est notre pays ; et le lieu qui nous est commun, c'est le Tout-Monde » (Glissant, 2002 : en ligne).

Diome conçoit l'éducation comme un rempart contre le figement identitaire et un tremplin vers l'altérité fondamentalement génératrice d'identité. Ainsi, l'éducation est-elle la seule à « libér[er] l'individu de ses propres limites pour lui offrir le monde », ou encore la seule à « délivr[er] l'individu des tiroirs identitaires pour le rattacher au genre humain » (Diome, 2017 : numérique). Et plus fondamentalement, c'est à une refonte des programmes de formation qu'invite l'auteure, des programmes ouverts sur l'histoire culturelle mondiale :

Par exemple, les Européens prétendent toujours faire découvrir la démocratie aux pays africains et la leur portent souvent à coups de bombes. Que ne s'intéressent-ils aux travaux du Malien Youssouf Tata Cissé, ethnologue, historien, qui fut chercheur au CNRS et enseignant à la Sorbonne ? Ils s'apercevraient alors que l'idéal démocratique existe en Afrique, depuis l'empereur Soundjata Keïta et la Charte de Kouroukan Fouga, datée de 1222, qui comportait déjà des droits de l'homme, un code judiciaire, ainsi que des règles de bonne gouvernance (Diome, 2017 : numérique).

Chez Diome, la forme linguistique emboîte le pas aux contenus littéraire et argumenté. Ni stéréotypée, ni interculturelle, la relation de l'auteure avec la langue française se présente comme une dynamique dialectique jamais interrompue. Dans le sillage du mécanisme déjà mis en lumière dans les analyses menées *supra* sur la déconstruction des discours racistes institués, le sujet domien ne conçoit pas son appropriation phonétique de la langue française sur un mode interculturel (ce qui correspondrait, par exemple, sur le versant lexical, au simple emprunt), mais revendique son apport culturel et prosodique à une langue française longtemps sacralisée et réputée comme intouchable, et ce au risque de la subvertir, de l'« égratigner » aux yeux des puristes :

La France, c'est une langue que j'habite, qui m'habite, m'exprime, m'implique ; une langue-livre, qui me délivre de tant d'étaux, me livre à vous, me dit la vie, même quand la vie elle-même ne me dit plus rien du tout. Mon accent égratigne sûrement les souches, tant pis, qu'elles s'accommodent de leurs rainures ! C'est ainsi que j'ai appris à raser Molièrrre, il me tombe des perles de la bouche quand je l'appelle. Et quand Chateaubriand chuchote d'outre-tombe, je me souviens que le phonème *che* n'existe pas en sérère, qui répand sa liquide *r* comme le sourire de ma grand-mère (Diome, 2017 : 124).

Pour la narratrice du pamphlet, la lutte menée contre les « nostalgiques de l'esclavage et de la colonisation », par courriers interposés, est aussi représentée par le champ de bataille grammatical : « Qu'ils fassent la fortune de la poste, mais ils partageront leur grammaire française avec moi, tant que je ne rejoindrai pas les bras de ma grand-mère dans sa sieste éternelle ! » (Diome, 2017 : 127).

Enfin, contre une propension à mettre en avant les identités nationales, la narratrice du pamphlet rappelle la force destructrice et salvatrice des littératures française et francophone, et des penseurs qui ont défendu « l'humain » : « N'est-il pas réconfortant de suivre les Derrida, Paul Ricoeur, Jean-Luc Nancy, traçant des pistes vers l'humain qui, fuyant toutes les galères, se réfugie dans les Lettres ? À bas les murs, enseignaient Senghor et Césaire ! » (Diome, 2017 : 126).

6. Conclusion

Au départ de l'écriture francophone de Diome qui s'élabore depuis 20 ans, et ne cesse d'offrir une réflexion toute en subtilité et complexité sur la confrontation culturelle dans le cadre de l'immigration, cet article s'est emparé de quelques notions de la sociologie (cosmopolitisme, dynamiques culturelles, fabrication d'un esprit cosmopolite), et de l'anthropologie (frontières, étranger, hospitalité), pour épingle dans le matériau textuel les différentes figures de l'étranger et de l'hospitalité dans un contexte cosmopolite. Si ces notions ont eu le mérite de tirer un fil rouge cohérent dans une écriture abondante et tressée d'une manière souvent éloignée d'un agencement classique de la narration, la création domienne a par ailleurs révélé l'excédent littéraire, toujours prompt à dépasser quelques balises théoriques claires (ici : sociologiques et anthropologiques), au point de contribuer à l'enrichissement du modèle théorique initialement forgé et, même, d'apporter quelques réponses inédites aux questions posées dans des champs autres que celui du littéraire : « l'éducation cosmopolite ».

Pour consolider cette analyse textuelle et discursive, et perfectionner le cadre d'analyse interdisciplinaire ébauché, il conviendrait de poursuivre la réflexion avec d'autres textes francophones (Chamoiseau, entre autres ; mais également le corpus de la littérature belge migrante contemporaine⁸) qui ont inscrit au cœur de leur créativité poétique et littéraire la question de l'être-au-monde-étranger, en ce début de XXI^e siècle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGIER, Michel (2018) : *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*. Paris, Seuil.
- ANDRÈS, Hervé (2010) : « La nationalité dans le football, entre nationalisme et cosmopolitisme », in Claude Boli, Yvan Gastaut & Fabrice Grognet (dir.) *Allez la France ! Football et immigration*. Paris, Gallimard / Cité nationale de l'histoire de l'immigration / Musée national du Sport. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02310574>.
- BATTELIER, Sophie (2019) : « Les langues vivantes étrangères à l'école maternelle (Note de service n° 2019-086 du 28 mai 2019) », in *EAL – Recommandations pédagogiques (cycle*

⁸ Pieropan (2021).

- 1). Académie de Reims. URL : <http://web.ac-reims.fr/dsden10/exper/?EAL-RE-COMMANDATIONS-PEDAGOGIQUES-cycle-1-Les-langues-vivantes-etrangeres-a-l>.
- BENVENISTE, Émile (1969) : *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. T. I : Économie, parenté, société*. Paris, Minuit.
- BLOCH, Henriette *et al.* (1999) : *Grand dictionnaire de la psychologie*. Paris, Larousse-Bordas. Nouvelle édition.
- CADIN, Anne *et al.* (2017) : *Romans et récits français, entre nationalisme et cosmopolitisme*. Paris, Classiques Garnier (coll. Rencontres 168).
- CASTELLS, Manuel (2009) : *Communication et pouvoir*. Préface d'Alain Touraine. Traduit par Margaret Rigaud-Drayton. Paris, Maison des Sciences de l'Homme (coll. 54).
- CICCHELLI, Vincenzo & Sylvie OCTOBRE (2018) : « Pour une approche cosmopolite de la globalisation ». *Sociétés Plurielles*, 2 [Épistémologies du pluriel], 1-21. DOI : <https://doi.org/10.46298/societes-plurielles.2018.4246>.
- CICCHELLI, Vincenzo & OCTOBRE, Sylvie (2019) : « Pour une éducation cosmopolite. De la peur de la globalisation aux espoirs du cosmopolitisme », in Alain Policar (dir.) *Le cosmopolitisme sauvera-t-il la démocratie ?* Paris, Classiques Garnier, 155-178. DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09431-9.p.0155](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09431-9.p.0155).
- COHEN-EMERIQUE, Margalit (2015) : *Pour une approche interculturelle. Théories et pratiques*. Rennes, Presses de l'EHESP, 2^e édition.
- CYRULNIK, Boris (2003) : *Le murmure des fantômes*. Paris, Odile Jacob.
- DELMAS-MARTY, Mireille (2018) : « Manifeste pour une mondialité apaisée », in Patrick Chamoiseau & Michel Le Bris, *Osons la fraternité ! Les écrivains aux côtés des migrants*. Paris, Philippe Rey, 295-305.
- DETIENNE, Marcel (2010) : *L'identité nationale, une énigme*. Paris, Gallimard (coll. Folio Histoire, 177).
- DIOME, Fatou (2001) : *La préférence nationale, et autres nouvelles*. Paris, Présence Africaine.
- DIOME, Fatou (2005) : *Le ventre de l'Atlantique*. Paris, éd. Anne Carrière.
- DIOME, Fatou (2013) : *Impossible de grandir*. Paris, Flammarion.
- DIOME, Fatou (2017) : *Marianne porte plainte !* Paris, Flammarion [version numérique].
- DOUAIRE-BANNY, Anne (2017) : « Propositions alternationalistes : le cosmopolitisme vu par les francophonies », in Anne Cadin *et al.*, *Romans et récits français, entre nationalisme et cosmopolitisme*. Paris, Classiques Garnier (coll. Rencontres 168), 469-485.
- DUPONT, Florence (2013) : *L'Antiquité, territoire des écarts. Entretiens avec Pauline Colonna d'Istria et Sylvie Taussig*. Paris, Albin Michel.
- FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES (s.d. [2020]) : « L'éveil aux langues. Introduction ». URL : <http://www.enseignement.be/index.php?page=24987>.
- GLISSANT, Édouard (1996) : *Introduction à une poétique du divers*. Paris, Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1997) : *Traité du Tout-Monde*. Paris, Gallimard.

- GLISSANT, Édouard (2002) : « La relation, imprédictible, et sans morale ». *Rue Descartes*, 37, 76-95. URL : <http://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2002-3-page-76.html>.
- HELD, David (2005), « Principles of Cosmopolitan Order », in Gillian Brock & Harry Brighouse, *The Political Philosophy of Cosmopolitanism*. Cambridge, Cambridge University Press, 10-27.
- JUOMPAN-YAKAM, Clarisse (19/11/2019) : « Fatou Diome “Les nôtres sont nécrosés dans leurs tiroirs identitaires” ». *jeuneafrique.com*. URL : <https://www.jeuneafrique.com/mag/857347/culture/fatou-diome-les-notres-sont-necroses-dans-leurs-tiroirs-identitaires>.
- LEBRUN, Monique ; Luc COLLES & Marie-Cécile ROBINET (2007) : *La littérature migrante dans l'espace francophone*. Louvain-la-Neuve, Éditions Modulaires Européennes.
- MARTINELLI, Alberto (2005) : *Global Modernization. Rethinking the project of modernity*. London, Sage.
- MERONI, Anna (2018/10/02) : « Le paradoxe de l'immigration dans l'œuvre de Fatou Diome : *La préférence nationale* et *Le ventre de l'Atlantique* ». Société danoise de littérature contemporaine en langue française (SLC). URL : <http://siteslc.dk/le-paradoxe-limmigration-dans-loeuvre-fatou-diome-la-preference-nationale-le-ventre-latlantique>.
- PIEROPAN, Laurence (2021) : « La résilience culturelle pour panser les blessures de la colonisation et de l'immigration : les écrits francophones de Fatou Diome », in Marc Quaghebeur (dir.), *Résilience et modernité dans les littératures francophones*. Bruxelles, Peter Lang (coll. « Documents pour l'Histoire des Francophonies / Théorie », 52), t. 1, 224-240.
- SARR, Felwine (2016) : *Afrotopia*. Paris, Philippe Rey.
- SARR, Felwine (2017) : « Écrire les humanités à partir de l'Afrique », in Achille Mbembe & Felwine Sarr (éd.), *Écrire l'Afrique-Monde*. Dakar / Paris, Jimsaan / Philippe Rey, 369-377.
- TISSERON, Serge (2017) : *La résilience*. Paris, PUF (coll. Que sais-je ?) [version numérique].
- TSHIDIMBA, Karin (2019) : « Fatou Diome transporte des lettres d'amour jusqu'au bout de la nuit ». *afrique.lalibre.be. L'actualité africaine. Libre et indépendante*, 14 octobre. URL : <https://afrique.lalibre.be/42187/fatou-diome-transporte-des-lettres-damour-jusquau-bout-de-la-nuit>.